



Mieszko

Fabrice Causapé

« On voyait le suintement du sang réapparaître et dessiner
comme les lettres d'un langage barbare, inconnu. »

Jean Giono, *Un roi sans divertissement*

Le soleil... la chaleur... des insectes... l'herbe... le feuillage... le vent... des nuages... douceur... une mouche... boue... le défeuillage... pluie... blancheur... vide... silence... neige...

Si Mieszko a choisi de participer à cette expédition au Groenland, ce n'est pas par considération pour les variations du climat, ni par intérêt pour la civilisation inuit.

Enfin, officiellement, il arrive ici pour relativiser la répercussion de la fonte des neiges sur l'augmentation du niveau de l'océan. À vrai dire, tout a été dit sur la question. Son étude ne sera pas lue par les scientifiques et encore moins par ses congénères incultes. Finalement, il n'est ici pour rien. C'est exactement l'objet de son voyage : la recherche du vide.

Le rivage apparaît telle une promesse, une promesse tanguant sous la houle qui se défole avant d'être figée pour de longs mois. La promesse de Mieszko est d'être libéré.

En effet, il est libre ! Il est libéré ! La liberté retrouvée d'un criminel à l'échéance de sa peine n'est rien à côté de ce qu'il vit. La liberté de l'homme libre n'existe pas : impalpable, insondable, inquantifiable.

Avant de mettre pied à terre, l'homme songe à ceux qui vivent encore là-bas ; bercés par l'espérance, le rêve, le fantasme ; ce à quoi ils se rattachent durant toute une vie, depuis leur enfance, jusqu'à leur mort ; niant leur caractère unique et premier : la survie individuelle et la perpétuation de l'espèce. Toute une vie pour ça !

Il imagine que s'il avait partagé son opinion auprès de ses proches, ils auraient souri, se seraient contrariés peut-être, voire auraient songé qu'il devenait cynique ou dépressif.

Doit-il leur en vouloir ?

Il est vrai que... que deviendrait le monde si l'humanité abattait l'ensemble des concepts la structurant ?

Un théâtre sans décor avec un acteur nu, immobile et muet sur la scène. Ça ferait désordre, n'est-ce pas ?

Le monde devient froid, aride et vide après cette découverte. Il faut traverser une nuit polaire, une nuit morne et désespérante, avant de découvrir l'axiome diaphane, la complétude livide.

Mieszko n'attend personne et souhaite retrouver au plus vite la station où il résidera.

Néanmoins, le quai n'ouvre pas sur une grande étendue vierge. Il est obstrué par des hommes à l'apparence négligée : barbes hirsutes et visages joviaux.

Il tente de les éviter. L'un d'eux le retient de son énorme bras de trappeur.

« Eh bien, le nouveau ! Tu te présentes pas ? Tu nous prends pour des sauvages ? »

Le nouveau réagit mollement, souhaitant en finir au plus tôt. Mais il ne peut y échapper ! Comment a-t-il pu omettre qu'il devrait être accompagné à sa station ?

Durant le trajet, le trappeur l'avise des risques de ces latitudes. Il lui recommande de ne pas rester seul et le convie quand bon lui semble dans sa modeste demeure.

Mieszko murmure ce que veut entendre le résident, uniquement pour s'en débarrasser au plus vite.

Il ne voulait pas être accueilli. De plus, cette conversation culmine dans l'insoutenable. Lui rendre visite ? Pauvre poivrot !

« Oui... au revoir... à bientôt... non, non, c'est bon... il a tout ce dont il a besoin... oui... au revoir... merci... »

Enfin peut-il découvrir sa nouvelle demeure, son lieu de retraite sommairement aménagé.

L'unique pièce est pourvue du strict minimum. On y accède après avoir franchi une porte d'un mètre de hauteur percée d'un minuscule hublot. Il remarque deux lits, car la surface est destinée pour deux personnes : un poêle, un mur de conserves, un

nombre incalculable de bouteilles au contenu translucide (de l'alcool sans nul doute) et une radio.

Trop étroit pour deux hommes, trop spacieux pour un seul.

*

Désormais il fait noir. Depuis combien de jours ne tient-il plus son journal de bord ? Depuis combien de jours ne comptabilise-t-il plus les journées d'opacité ? Il doit rapidement recouvrir le récepteur d'un vêtement qui parasite l'engourdissement de l'homme et son hibernation.

Ce qu'il apprécie particulièrement sous ces latitudes, c'est que tout prend son temps. L'homme s'est endormi. Malgré tout, il n'a rien manqué de l'aurore qui est ici interminable. Du hublot, le monde est rosé, le sol comme le ciel. Un monde enfantin aux couleurs de guimauve. Il décide de célébrer ce spectacle naturel en ouvrant une bouteille de vin.

Mieszko est à présent soûl et sa bouteille est terminée. Pas le spectacle ! Il en ouvre une autre, puis une autre, puis une autre, puis il vomit.

Le corps... la chair... le parfum... la douceur... la douleur...

Son crâne le lance. Sa vision est floue. Le néon l'accable de sa lumière pisseuse. Il ne boira plus. Pourquoi a-t-il bu ? Ah oui ! L'aurore !

Il se jette sur le hublot. Plus de guimauve ! Plus de soleil ! Seulement une uniformité blanche !

Il s'habille en conséquence. C'est-à-dire qu'il lui faut l'équivalent d'une vie pour sortir.

L'air est plus doux que la nuit. L'homme constate qu'il pourra moins se couvrir à l'avenir.

Avant de progresser, il s'appuie contre le mur de la baraque et tourne la tête sur les trois cent soixante degrés du panorama.

Du blanc ! Du blanc ! Du blanc !

Une feuille blanche ! Une terre vierge ! Une vie brute !

Aucun mouvement ne vient perturber cette fixité perpétuelle.

Le néant n'a jamais été noir. Le néant est blanc !

Il marche quelques mètres, ayant l'impression de ne pas évoluer d'un iota. Seul le rétrécissement de la cabane confirme l'hygiène de son esprit.

De la blancheur ! De la blancheur ! De la blancheur à perte de vue et rien d'autre ! Pas une trace, pas un son excepté celui du vent lancinant.

Lorsque son lieu de résidence n'est plus qu'un point, il prend la décision d'orbiter autour.

La marche est difficile. Il s'enfonce souvent. Parfois jusqu'à la taille au sein de cet épais manteau neigeux.

Toujours rien !

Mieszko se laisse tomber sur le sol et fixe le ciel.

Une sensation l'envahit. Son corps bascule. L'apesanteur le délie de sa contrainte.

À moins qu'il ne soit allongé sur le ciel à fixer le sol.

Soudain, de manière incoercible, son enveloppe chute !

Ça se rapproche ! Le ciel va-t-il lui tomber sur la tête ou va-t-il s'écraser au sol ?

L'homme se relève avec précipitation et fond à l'intérieur de la cabane.

Il lui faudra du temps pour retrouver son souffle et son esprit.

Une bouteille suggère de lui venir en aide. Bientôt, une conserve s'y joint aussi.

Un bourdonnement le ravit à son sommeil...

La radio ?

Ses paupières s'ouvrent. Une lumière inhabituelle tapisse le coin du mur. Il se lève en sursaut et fuse sur l'objet de son anxiété.

Une voix éraillée l'interroge sur son adaptation, son moral, l'état de ses réserves.

Sa mauvaise humeur matinale le tente d'éteindre sans différer. Néanmoins, sa raison met en lumière la possibilité que l'interlocuteur se déplace pour satisfaire sa curiosité.

Laconique, Mieszko répond au trappeur qu'il a besoin de calme pour travailler. Sans attendre de réponse, son doigt s'enroule autour de la prise et il tire.

Il n'a aucune envie d'avoir de la visite ! Il n'a aucune envie d'être dans l'obligation de communiquer avec un être humain ! Même au bout du monde, ils parviennent à lui pourrir la vie ! Qu'ils soient tous terrassés par une épidémie ou une catastrophe naturelle ! Et que l'on n'en parle plus ! Que l'on n'en parle plus !

De ce point de vue, il faut dire que l'ermite ne risque pas grand-chose. En ce lieu, les virus n'existent plus. L'ensemble de ces sous-êtres sournois est à l'état

d'immobilité complète. Tout comme l'océan ou la terre. L'unique risque encouru est de devoir déneiger l'entrée de la cabane à l'aide d'une pelle. Au moins, il préserve sa forme !

*

Le vent s'étant calmé, Mieszko a pris la décision qu'une fois la bouteille terminée, il irait déneiger la minuscule entrée.

Une dernière gorgée et le voilà aguerrri pour effectuer son sport quotidien. Il se munit de la pelle et se précipite à l'extérieur. Il manque de s'étaler dans la neige.

Il devrait diminuer l'alcool. Mais il n'a pas perdu l'équilibre ! Il lui semble même qu'il a trébuché sur quelque chose. Oui... l'ermite fait volte-face.

Au seuil de la porte, un animal mort. Un animal velu et blanc.

D'où provient cette bête ? Il n'a, jusqu'à présent, jamais vu ou entendu d'être vivant dans le secteur. Est-ce une offrande ? Est-ce un mauvais sort en lien avec une religion primitive ou un sale tour des trappeurs ?

Oui. On dirait bien qu'il a été blessé par une balle.

Les yeux de l'homme étudient la physionomie de la créature : de petites dents prouvent qu'il appartient à la famille des carnivores. Il se demande bien ce qu'il arrive à bouffer dans de telles contrées ! Des yeux noirs et globuleux, pas très agréables à regarder. De petites pattes, de petites griffes... pour ? Il n'en sait foutrement rien ! Une longue queue. Mâle ou femelle ? Un halo de sang l'encercle.

L'homme est immédiatement hypnotisé par ce mélange de couleurs vives, ce contraste du blanc et du rouge, de chaleur et de glace, de la pulsation et de l'immobilité, de la vie et de la mort.

Face à une telle puissance, il en perd l'équilibre. Ses oreilles habituées au silence en bourdonnent.

Durant un instant infini, il oublie la provenance de l'animal. Tel un peintre, il se contente d'étudier le vermeil sur le propre. Ce sang est beau !

C'est ainsi, il faut rougir ! De congestion, de consommation, de chaud, de froid, de bien-être, de bonheur, de honte, de colère, de dépit, de plaisir, d'impatience ou de concupiscence. Qu'importe, pourvu que l'on rougisse ! Rouge sang ! À l'heure où le sang coule, où la lumière saigne ! La nuit venue, l'hémorragie, en effet, ne cesse pas !

Ah ! La couleur admirable que le sang désigne, et qui ne veut plus vous quitter, qui vous reste dans l'œil.

Il ne comprend pas ce qu'il lui arrive, mais Mieszko a l'intime conviction de contempler l'absolu, l'axiome suprême de la vie, du monde, de l'univers, au sein du fluide de cette charogne gelée.

La solitude est dans le sang. On la retrouve en chacun.

Une vive douleur lancine ses pupilles. Il détourne enfin le regard et se jette à l'intérieur sans prendre la peine de refermer le battant. L'homme doit en parler ! Il doit absolument en parler ! Comment ? Il n'y a personne ! Mais il doit en parler !

Mieszko ne pense plus. Ses pensées se sont changées en paroles diluviennes, en cris ! Mieszko hurle !

Il doit en parler ! Il doit en parler à tout le monde ! Aux trappeurs !

L'ermite s'engage vers la sortie de la baraque ; puis fait demi-tour. Il y revient et finalement bondit sur la radio.

Pourquoi elle ne fonctionne pas ? Pourquoi ?

La prise ! La prise !

Pourquoi ça ne fonctionne pas ? Il tourne frénétiquement chaque bouton à la recherche d'une oreille ! Rien qu'une oreille ! N'importe qui !

Mais rien ! Juste des crépitements.

De rage, il réduit l'appareil en miettes. Il ouvre sans plus de cohérence une bouteille, parmi les nombreuses autres réduites à l'état de cadavres.

L'avant-dernière !

L'homme ferme les yeux à s'en fendre les paupières.

Il revoit le rouge, le sang, le vrai !

*

S'est-il endormi ? Il n'en sait rien. Il fait aussi jour que tout à l'heure.

Une bouteille gît à proximité de sa main engourdie, vide.

L'homme meut son visage. Il sent à la commissure de ses lèvres de l'écume gelée qu'il essuie aussitôt du revers de sa manche.

Sa tête est lourde, ses yeux en feu.

D'un réflexe mécanique, Mieszko se munit de la dernière flasque tout en omettant son statut privilégié.

La couleur vient heurter de plein fouet son esprit... le sang !

Sans plus attendre, l'ermite se rue sur la porte et l'ouvre.

S'offre à son regard un amas de neige. Du blanc, une uniformité blanche à perte de vue. Plus de splendeur, plus de sang. La neige a tout recouvert.

L'homme est démuni. Il furète du regard comme s'il était possible que l'animal ensanglanté ait bougé. Mais non ! Rien !

Il sent une intense chaleur qui enflamme l'ensemble de son corps. Il veut crier. Il veut pleurer...

De frustration, il écrase une bouteille contre un mur, rentre en chercher une autre et se rend compte qu'il s'agissait de la dernière. Alors Mieszko fait immédiatement demi-tour pour se précipiter sur les débris.

Il les prend, les lèche, purlèche la neige qui n'a plus que le goût de la neige !

Il sanglote.

Sa vessie le lance. D'un pas veule, il s'éloigne de l'entrée et se soulage.

La neige se gonfle de jaune et se creuse. Pourtant, cela ne l'enthousiasme pas. Il n'y a rien d'esthétique dans cet acte. Ce qu'il veut voir, lui, c'est du sang ! La beauté du sang !

Brusquement, il constate une tache rouge à ses pieds. Une goutte, pour être précis. Il lève les yeux au ciel comme pour remercier une faveur divine.

Non, ça ne vient pas du ciel.

Il y a, à présent, une dizaine de points rouges.

Un autre !

Son regard remonte avec circonspection à cette source de jouvence.

L'hémoglobine vient de ses mains. C'est lui qui est le producteur de cette splendeur.

L'ermite écarte les bras et admire le doux fluide ruisselant de ses paumes au bout de ses auriculaires, avant de s'envoler, avant de voguer sur la toile et la maculer de rouge.

C'est sublime ! Ce sang qui conquiert son territoire vierge ! Le sang conquérant ! Le sang victorieux !

C'est sublime ! Sublime ! Sublime...

L'absolue blancheur vire au grenat. La neige, le paysage, le ciel...

Rouge ! Rouge !

Son corps s'affaisse. Il est maintenant assis en tailleur. Les mains parallèles tenant un objet invisible. Le regard fixe, il ne sent pas. Il ne sent plus.

Son corps s'engourdit. Il devient glace. Son sang le contourne pour mieux le protéger. Il est immunisé. Mieszko fusionne avec le néant, avec le vide, il est dorénavant livide.

*

C'est en juillet, accompagné de son binôme, que le trappeur qui l'avait accueilli et mis en garde découvre Mieszko.

Le trappeur est seulement passé pour vérifier que tout allait bien et le prévenir que les provisions l'attendaient à quai.

Le nouveau n'a pas bougé. Il est toujours assis en tailleur, les bras dressés devant lui, figé dans une éternelle fixité.

Interloqués, les résidents l'étudient en tournant autour.

La peau du malheureux est pourpre, partiellement gelée. Les hommes constatent, non sans surprise, que son pantalon est sur ses chevilles. De fait, ses fesses sont à même un petit monticule de neige rescapé du dégel. La cabane abat une large ombre sur le corps.

Les trappeurs se demandent ce qui a bien pu passer par la tête de cet homme. Et surtout, pourquoi est-il dehors seulement vêtu d'une chemise ? Ils ne peuvent réprimer un fou rire succinct.

Succinct en effet, car rapidement ils se tiennent dans une posture emplie de solennité. Dans un silence sépulcral, ils le contemplent telle une représentation divine.

Une statue. Une statue de divinité. Une statue de divinité des glaces.